

patrick berthier  
**le cas guillemin**

---

voies ouvertes  
**gallimard**









*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1979.

*« Que serait l'objectivité entière ?  
Une avalanche de documents [...] du  
dernier ennui. »*

Jean Starobinski,  
*Les Lettres nouvelles,*  
24 juin 1959, p. 13.



## PRÉFACE

*Ne fallait-il pas, enfin, savoir à quoi s'en tenir? De cet homme au travail depuis cinquante ans, nous connaissons surtout des caricatures, croquis haineux ou raccourcis moqueurs, qui déforment la silhouette, dissimulent le visage, s'arrêtent aux formules. Il est vrai qu'aux yeux de plus d'un critique, « notre grand Inquisiteur des Lettres », « ce procureur inlassable »<sup>1</sup>, méritait bien d'être jugé à son tour... Et depuis trois décennies les griefs s'entrecroisent, sans grande évolution; Guillemin est un destructeur : destructeur de la beauté littéraire, qu'il ne comprend pas, et de la grandeur morale, à laquelle il préfère la délation; en bref, un adepte de la « critique d'abaissement »<sup>2</sup>. Ce littéraire a voulu se mêler d'écrire l'Histoire, mais c'est pour y assouvir des instincts de propagandiste et culbuter dans les orties l'objectivité vertueuse de « l'impassible Clio »<sup>3</sup>.*

*A lire par centaines, comme je l'ai fait, les condamnations portées contre Guillemin dans la presse des trente dernières années, on voit se dessiner l'étonnant portrait-robot d'un flic grinçant, fouilleur de greniers et d'alcôves, nécrophage infatigable et salace qui « soulève avec délices les nobles dra-*

1. Deux expressions parmi cinq cents; celles-ci viennent de *Candide* (2 novembre 1961 et 7 janvier 1965).

2. Expression de Maurice Blanchot (*Les Lettres nouvelles*, 24 juin 1959, p. 11).

3. Comme dit Robert Schnerb (*Annales*, novembre 1961, p. 1239).

peries<sup>4</sup> » derrière lesquelles grouillent les vices de nos grands morts.

Et pourquoi cet acharnement suspect, chez un homme qui avait tout pour faire une carrière honorable d'universitaire et de diplomate ? Poser une telle question, plus d'un l'a fait ; mais trop souvent pour accentuer son réquisitoire plutôt qu'approfondir son analyse. La raison, chez notre homme, de ce prurit de l'enquête scandaleuse ? Eh ! mais... l'argent, peut-être ? Et en tout cas le besoin d'assouvir des passions coupables, presque toutes issues de cette anomalie désastreuse : catholique, Guillemin prétend aussi être de gauche, d'extrême gauche même. Ou bien : homme de gauche, Guillemin prétend aussi être catholique, et même catholique virulent. C'est, aux yeux de beaucoup, additionner deux fanatismes, ou — ce qui ne vaut pas mieux — gâcher de bons sentiments (de gauche) par d'étranges faiblesses : comme dit André Wurmser, Guillemin « n'est jamais dupe — que du Ciel<sup>5</sup> » ; dans ce beau raccourci s'exprime une incompréhension dont l'inverse est tout aussi fréquent<sup>6</sup>.

Chrétien ou non, « rouge » ou non, Guillemin s'est encore fait taper sur les doigts pour d'autres motifs : sa manière d'écrire ; son utilisation « tendancieuse » des documents ; son insouciance dans la transcription des inédits. De tout cela, nos « Dialogues » parlent aussi. Ce qui frappe, au fond, c'est combien Guillemin a réuni sur son nom de jalousies. A cet « amateur » échoient des trésors hugoliens dont plus d'un professionnel de la critique universitaire aurait ramassé avec joie quelques miettes ; Guillemin y plonge des deux bras à la fois, lit tout de travers, mêle et disperse des milliers de fragments ; son nom, pendant des mois, papillonne à tous les sommaires.

4. Encore *Candide* du 7 janvier 1965 (dans l'article de Pierre Démeron sur *L'Homme des « Mémoires d'outre-tombe »*).

5. *L'Humanité*, 10 juillet 1973.

6. Un exemple typique : Robert Poulet décrivant la vérité guilleminienne en pétroleuse coiffée d'un « bonnet rouge, au revers duquel on aperçoit, en regardant bien, un minuscule crucifix » (*Rivarol*, 10 septembre 1970).

*De quoi enrager! D'autres se croyaient gardiens exclusifs et paisibles de l'Histoire en conserve; Guillemain arrive, et leur jette dans les jambes avec jubilation ses trois volumes sur la guerre de 70, où les voilà costumés en valets de l'hydre bourgeoise. C'est un peu dur à admettre de la part d'un individu qui n'est « même pas » historien de métier...*

*Si modeste que soit son audience — mais elle s'étend probablement plus loin que ses tirages ne peuvent le lui faire croire —, Guillemain a, c'est indubitable, un nom. Tous ceux qui le haïssent contribuent à le faire connaître; et il ne faudrait pas oublier que, dans la presse française de province, et en Belgique, et même en Suisse, ce grand conférencier est loin d'avoir la mauvaise réputation que lui a faite la majorité d'une critique parisienne blessée de son mépris pour la capitale. L'« exil » helvétique auquel Guillemain a choisi de rester fidèle une fois qu'il eut quitté la « carrière » entoure son personnage, qu'il le veuille ou non, d'une frange un rien légendaire. Éloigné volontaire comme cet Hugo dont il se sent si proche (pas étonnant! aussi fous l'un que l'autre!), il continue de stigmatiser son siècle par des livres dont le propos ne concerne qu'apparemment le passé.*

*Bon. Cela, c'est Guillemain « public » — si peu « public » qu'il se sente. C'est l'homme jugé par ceux qu'il blesse; c'est, quelquefois, l'ami justifié par ceux qu'il convainc. Mais ce n'est qu'un profil de l'homme Guillemain. Cet homme, il m'a été donné de le connaître, de sonder son incroyable gentillesse, sa pudeur extrême, et toute une carapace de sensibilité vite blessée dont son œuvre, si on sait la lire, laisse deviner un peu. De ce Guillemain-là, qu'un rien bouleverse du moment qu'est en jeu la noblesse de l'être, de cet homme dont la fureur condamnatrice n'est jamais que l'expression excessive d'une douleur devant le mal, je crois que les « dialogues » qui suivent donnent une petite idée. Il fallait, naturellement, interroger Guillemain sur sa conception de l'Histoire, sur les lacunes de sa technique de travail, sur son évolution politique; ses lecteurs attendaient de lui, là-dessus, et pour le prendre*

*au mot, des « précisions » ; mais sur sa vie, sur sa famille, sur le fond de son cœur lorsqu'il est face à celui qu'il n'ose pas toujours nommer Dieu, il donne lui-même ici bien des éclaircissements, parfois inattendus, et qui aideront à faire comprendre qu'un seul homme ait pu réunir sur sa tête autant de jugements contraires, tout en restant si mal compris<sup>7</sup>.*

7. Ce volume est sous-titré « Dialogues », au pluriel. On ne trouvera pas, en effet, dans les pages qui suivent, la sténographie brute d'une conversation, mais le reflet, aussi fidèlement reconstitué que possible par Guillemin et par moi-même, des conversations que nous avons eues au long des deux années. La base, le tuf, ce sont huit heures d'enregistrements au magnétophone, les 27 et 28 juillet 1977. Mais ensuite nous avons souvent élagué; plus souvent encore, reconstruit ce qui se présentait dans le désordre du coq-à-l'âne. Puissent les parfums du « direct » ne pas s'être éventés dans cette tentative de rendre lisible et durable une parole, fille incertaine de l'instant.

I

*Trajectoire*



— Je voudrais que nous partions de votre dernier livre. Vous dites trouver en Sullivan un frère, quelqu'un qui a su exprimer ce qui vous intéresse; mais Sullivan (je sais que je schématise) est, lui, un « romancier », ce que vous n'avez, semble-t-il, jamais tenté d'être. Y a-t-il chez vous, critique, un côté « romancier déçu » ou « créateur déçu »?

— Je ne crois pas, non. Ce qui m'a frappé chez Sullivan ce n'est pas le romancier, bien que ses romans m'aient intéressé. C'est que je trouvais chez lui des idées qui étaient en moi depuis longtemps et auxquelles il donnait une forme que je n'avais pas su trouver moi-même.

Maintenant il faut que vous sachiez, parce que c'est vrai, que j'ai essayé d'être romancier au début de ma carrière, c'est-à-dire en sortant de l'École normale. J'étais lié avec Mauriac, parrain de notre premier enfant, et Mauriac romancier était pour moi fascinant. J'ai écrit deux romans, que je lui ai soumis l'un après l'autre. Pour le premier, il m'avait dit : « Ce n'est pas si mal; je vais essayer de le faire passer à *La Revue hebdomadaire*. » A ce moment-là je n'avais pas encore les options frénétiques qui sont les miennes aujourd'hui<sup>1</sup> et j'avais dit : « Bon, d'accord. » Et puis *La Revue*

1. *La Revue hebdomadaire* était, entre les deux guerres, avec *La Revue des Deux Mondes* et *La Revue de France*, l'une des principales publications d' « esprit

*hebdomadaire* a fini par l'écartier et j'en ai été assez triste. J'ai donc proposé à Mauriac un deuxième roman, dont il me dit : « C'est très mauvais. » J'étais consterné, et convaincu qu'il n'était pas gentil avec moi. J'ai relu ça il y a une dizaine d'années : c'est bête, mais c'est bête! Ce sont de pauvres choses dont je ne comprends même pas qu'il ait pu tolérer la première qui était très faible. Alors j'ai abandonné...

— *Mais ces romans, c'était du pseudo-Mauriac?*

— [Un temps d'hésitation.] ... Non. C'était du Guillemin, mais raté. Ça ne vaut rien du tout. Vous savez — c'est important pour moi ce que je vais vous dire — si j'ai mûri, c'est très, très lentement; en sortant de l'École normale, à vingt-trois ans, j'étais incroyablement puéril. J'ai eu le sentiment de conquérir une sorte d'identité autour de mes quarante, cinquante ans. Ce qui m'a fait plaisir c'est que je me suis aperçu que chez Hugo c'était la même chose (rendez-vous compte!) : il me semble que c'est à partir de 1852 (il a cinquante ans, donc), qu'il commence à prendre sa substance. Eh bien quand j'écrivais des romans à vingt-cinq, vingt-six ans, c'était zéro. Bon. Alors, sentant que je n'avais vraiment pas de vocation romanesque, je suis parti dans l'histoire littéraire à cause de ma thèse, je vais vous en parler. Mais il reste à dire que pendant la guerre et vers la fin de la guerre, j'ai eu l'idée de publier de petites nouvelles, auxquelles je n'attachais pas tellement d'importance, et qui m'étaient demandées par telle ou telle maison d'édition suisse. J'en étais assez content. Ah si! Auparavant, j'avais publié, en 1937, je crois, un conte, dans *Vendredi*.

— *On ne trouve plus ces textes en France, sauf un qui est à la Bibliothèque nationale.*

— Lequel?

*maurassien* », rappelait Guillemin lui-même en 1974 (*Nationalistes et « nationaux* », p. 256).

— « Une histoire de l'autre monde. »

— C'est justement ça, retouché, qui avait paru dans *Vendredi*. Du bon et du moins bon. Les autres, ce sont *Cette nuit-là*, *Rappelle-toi, petit* et *Reste avec nous*; je crois que ce n'est pas mal<sup>2</sup>. Et puis j'ai échoué à bâtir un autre récit, que j'avais commencé, sur saint Pierre; j'ai abandonné en me disant : « Non, décidément, ce n'est pas ma voie, il faut continuer à faire de l'histoire littéraire. » De l'histoire littéraire plus que de la critique; je vous en parlerai si vous voulez. L'individu dans l'œuvre, c'est ce qui m'a toujours passionné.

\*

— On peut dire que vous êtes un homme quasiment sans biographie; rien au dos de vos livres, et très peu de chose à ce sujet dans votre dossier de presse, si ce n'est quelque erreur pittoresque : celle, par exemple, d'un courageux attaquant qui vous croit encore en 1969 professeur à Bordeaux<sup>3</sup>... Or, justement, les rares articles où l'on trouve quelques éléments biographiques notent tous votre départ de Bordeaux, en 1942, à cause d'activités que l'on peut appeler résistantes; mais les récits sont vagues ou discordants. Pouvez-vous mettre les choses au point à ce sujet, avant d'en venir à votre biographie proprement dite?

— Si vous voulez. Oui, c'est vrai, je suis parti, et voici pourquoi. J'étais, depuis le début, en zone occupée; et je faisais ceci, qui était très peu de chose : mes étudiants m'aimaient bien; je les voyais très souvent, dans les bistrots ou ailleurs, à la sortie de mes cours, et je ne leur avais pas caché

2. *Reste avec nous*, que *La Baconnière* (Boudry, Neuchâtel), plusieurs fois réédité, a été reproduit en mars 1969 dans l'excellente et malheureusement défunte revue *Promesses*. Une histoire de l'autre monde avait été publiée le 7 août 1936 dans *Vendredi*, sous le titre « Fritz ».

3. Voir « Henri Guillemin ou le cloporte des lettres françaises », signé G. V., dans *Juvénal* du 14 février 1969 (« *Que nous chaut en vérité le travail du sorbonicole, encore qu'il exerce en ce moment à la faculté des lettres de Bordeaux?* »).

ce que je pensais. Plusieurs m'avaient demandé si je n'avais pas une filière, pour franchir la ligne de démarcation d'abord, et ensuite aller en Espagne. Et j'en avais une. Une de mes étudiantes était la fille d'un propriétaire de vignobles dont les terres étaient coupées en deux par la ligne de démarcation. Il savait donc à quels moments les Allemands faisaient leurs patrouilles, et quand l'on pouvait passer. Renseignements que je transmettais à ceux de mes étudiants qui voulaient partir. D'autre part, j'habitais un petit village qui s'appelle Latresne; j'étais lié avec le maire, hostile à Pétain comme moi, et qui, lui, avait une filière vers l'Espagne à travers les Pyrénées. J'ai de la sorte favorisé le départ de cinq ou six étudiants. Et voici que, le 14 juillet 1942, je lis dans *Je suis partout* de Brasillach un article disant à propos de mon dernier livre, « *Cette affaire infernale* » : « *Guillemin, ami du gaulliste Mauriac*<sup>4</sup> »... Je me suis dit : « Mauvais ! » Alors, bien que ce fût le 14 juillet — mais on ne le célébrait plus —, j'ai été trouver mon recteur, M. Lhironnelle, un très chic type, qui me reçoit tout de suite. Je lui fais lire l'article : « Quelle est votre conclusion, monsieur le recteur ? » Et cet homme, qui était distingué, me dit : « Pas de question : vous foutez le camp ! » — et je décide de suivre son conseil. Je vais alors voir un officier allemand, dont j'avais fait la connaissance dans des circonstances qui sont intéressantes à raconter. J'étais un jour, pendant l'hiver 41-42, dans le hall d'entrée de l'Université, regardant je ne sais quoi au tableau d'affichage. Un officier allemand, casquette à la main, s'approche de moi, me dit : « Vous êtes professeur ici ? Je me présente, D' X..., professeur à Hambourg; je suis mobilisé ici. » (Il n'était pas nazi mais il faisait son métier de soldat, dans l'intendance.) Il demande à s'entretenir avec moi, je l'emmène dans mon bureau. Et ce type me dit : « Oh, je serais si content d'être nommé docteur *honoris causa* de l'Université de Bordeaux ! » Je

4. Allusion à l'article d'Henri Poulain, « Bicornes et lauriers verts », où on rappelle en effet que « *M. Guillemin a eu un livre préfacé par le gaulliste Mauriac, dont il est l'ami* » (*Je suis partout*, 27 juin 1942).

lui réponds, avec culot, parce qu'il me paraissait timide devant moi, cet officier allemand : « Écoutez, monsieur, si nous étions dans la situation inverse et que je vous demande, moi, officier dans l'armée d'occupation, à être fait docteur *honoris causa* de l'Université de Hambourg, vous trouveriez ça déplacé, non? » Il insiste. J'en parle au doyen, qui me renvoie au recteur, lequel me dit : « C'est délicat, vous savez. Je ne peux pas prendre de décision. Il faut que vous alliez à Vichy. » On me procure un *Ausweis*. Je vais donc voir Carcopino, qui était à ce moment-là ministre de l'Éducation nationale, pour lui soumettre le problème. Carcopino répond : « Mais faites-le tout de suite! » Je reviens transmettre cette injonction au recteur et au doyen, bien embêtés et qui, finalement, ont fait suffisamment traîner les choses pour qu'il n'en soit plus question. Eh bien c'est ce X..., mon collègue en somme, que je vais trouver le jour même, 14 juillet 1942, en sortant de chez le recteur, pour lui annoncer carrément mon projet. Il me répond : « Faites ce que vous croyez devoir faire. » Je lui dis : « Oui, mais je veux que vous autorisiez ma femme et mes gosses à passer régulièrement la ligne de démarcation. » J'allais le faire, moi, comme mes jeunes camarades, en courant dans les rangs de vignes entre deux patrouilles allemandes. Il y avait toujours un risque. Je ne voulais pas que ma famille le prenne; et puis il fallait emporter des bagages. Alors X... m'a laissé me débrouiller, mais il a fait un papier disant que M<sup>me</sup> Guillemin allait à Lyon pour une mission « au service de l'industrie allemande ». Et femme et enfants sont passés comme ça tranquillement, avec un papier fabriqué par ce bonhomme et tamponné par lui à ses risques. Voilà comment j'ai quitté Bordeaux. Ce n'était pas héroïque du tout.

— *Et comment a réagi Vichy? Vous avez été révoqué, je crois?*

— Pas exactement. Nous étions le 14 juillet : j'avais donc terminé mon année normalement; je me souviens même que

j'avais présidé je ne sais plus quel jury d'examen. J'étais en vacances, et j'ai franchi la ligne en me disant : « On verra. » Et je n'ai pas été révoqué mais « mis en congé sans traitement pour une durée indéterminée ».

— *Et vous êtes passé directement en Suisse?*

— Non, je suis d'abord allé chez mon beau-frère, avocat à Toulouse. Au début de 1944, il a été arrêté par la milice de Pétain, remis aux Allemands et fusillé — donc j'ai des raisons personnelles de ne pas aimer Pétain.

— *Et de zone libre en Suisse? J'ai lu dans une interview<sup>5</sup> que vos visas ont été truqués par Rivière et Suzanne Borel.*

— Ces interviews! On me fait dire n'importe quoi. *Aucun* trucage de visa! Il est vrai que, en 36 ou 38 (je ne sais plus si c'était avant ou après ma mission en Égypte), j'avais rencontré Suzy Borel<sup>6</sup> au Service des Œuvres françaises à l'Étranger; mais elle n'a été *pour rien* dans mon visa pour la Suisse en septembre 42. C'est Rivière, en effet, directeur du service, et son adjoint Bourdeillette, qui m'ont fait délivrer un visa parfaitement en règle, tout en sachant très bien mes opinions. J'ignore ce qu'est devenu Rivière, mais je suis toujours lié avec Bourdeillette qui, en 52, ambassadeur à Copenhague, m'y fit venir pour une conférence et, en 63 et 64, ambassadeur à Tel-Aviv, m'appela en Israël pour six conférences.

\*

— *Voudriez-vous à présent rappeler l'essentiel de votre parcours tel que vous le voyez, et tel que vous avez essayé de le retracer lors de conférences ou d'émissions récentes hors de France<sup>7</sup>?*

5. *La Libre Belgique*, 26 mars 1958.

6. La future M<sup>me</sup> Bidault.

7. Par exemple au Théâtre-Club de Genève, en six conférences (voir *La Tri-*



patrick berthier  
**le cas guillemin**

Qu'y a-t-il derrière la légende d'Henri Guillemin ? Pourquoi cet acharnement du célèbre polémiste dans l'attaque ou la défense ? Patrick Berthier, jeune universitaire qui enseigne en Sorbonne, veut savoir et questionne. Henri Guillemin raconte les moments importants de son existence, ses rencontres : Mauriac, Bernanos, Claudel, ses sympathies ou antipathies pour divers personnages : Jeanne d'Arc, Robespierre, Rousseau, Napoléon, Thiers, Hugo, Lamartine...

Mais Berthier a la même curiosité implacable que l'homme qu'il interroge. Est-il vraiment historien ? Que valent ses techniques de recherche, de citations, d'écriture ? Les réponses nous montrent un Guillemin qui n'esquive pas : à la fois modeste et précis. Il s'explique de même sur sa pensée "religieuse" et sur la crise actuelle de l'Eglise.

Cet ouvrage est tout autre chose qu'un dialogue de complaisance. Le texte vif et rapide fait ressortir une figure hors du commun. Pour lui, comme l'écrit Patrick Berthier, "toute subtilité est à la limite satanique". Si son regard n'est pas "objectif", c'est qu'il est bouleversé par l'existence du mal, comme peut l'être un enfant. L'histoire n'est pas encore jouée. Il ne faut pas dormir.

*nrf*